

Suis-je un homme parmi les hommes ?

Les patients psychotiques sont aux prises avec une angoisse fondamentale, celle d'être hors de l'humain. Face à leur douleur, la relation thérapeutique ne peut s'inscrire que sur un socle d'amour, au sens où aimer l'autre signifie lui donner une vraie place dans le monde.

Chacun connaît sans doute l'histoire racontée par Saint-Augustin de cet enfant mourant d'envie devant le spectacle de son frère tétant la mamelle de sa mère. Et Lacan de rappeler que c'est à travers le désir de l'autre que l'on repère son propre désir...

Il y a quelque temps, le service dans lequel je travaille a fermé 23 de ses 40 lits. Les patients ont été déplacés vers d'autres unités d'hospitalisation mais certains continuent à venir me voir. De clandestine ma pratique est, avec le temps, devenue officielle (heureusement !) et intersectorielle... Parmi eux, Frédérique. Je l'ai connue il y a bien longtemps au bord de l'abîme psychotique, dans un corps désincarné, qu'une pensée explosée et non symbolisée ne pouvait habiter. Elle traversait l'effroyable et je faisais ce que je pouvais, souvent pas grand-chose, pour l'accompagner. Aujourd'hui, je pense qu'elle va mieux, elle reste malade mais est moins confrontée à l'effroi. Il y a peu, au cours d'une de nos rencontres, elle m'a regardé de son beau regard bleu myosotis et m'a dit (elle me tutoie) : « *Tu t'es fait du souci pour les malades.* »

Claude SANBERRO

Ergothérapeute, Hôpital Paul-Guiraud, Villejuif (94).

L'HUMANITÉ EN CHACUN

Si on peut dire avec Lacan qu'à travers le désir de l'autre on découvre son propre désir, je pense aussi qu'à travers le regard d'autrui on découvre sa propre humanité et sa place dans le monde. Je voudrais remercier cette dame « folle », à la pensée de douleur et au corps de souffrance, de m'avoir d'abord donné une place (cela n'arrive pas tout le temps, je pense ici aux phénomènes d'inanité et d'inanisation dont parle Racamier) mais surtout et aussi je voudrais la remercier de m'avoir mis à un endroit qui me plaît, celui d'un homme qui se fait du souci, qui a le souci de l'autre.

« *S'il y a certes un risque à trop aimer les malades, il y a risque bien pire à ne pouvoir pas les aimer du tout, quand on est appelé à parcourir avec eux un voyage au long cours* », écrit Racamier. En ces temps où le soin se veut de plus en plus science, à l'heure des protocoles, des plans et des procédures sans place pour l'affect, je voudrais exprimer cette nécessité fondamentale pour le soignant, dès lors qu'il a pour idée de prendre soin de l'autre, de faire un lieu à l'amour dans la relation thérapeutique. Le souci d'autrui, que je rapproche « *du sentiment éthique de la responsabilité d'autrui* » dont parle Levinas, je nomme cela, de façon un peu provocante, l'amour, et je pense qu'il est le socle à partir duquel nous pourrions prodiguer les soins. Cette idée ne s'oppose pas au professionnalisme, bien au contraire.

L'importance de l'amour que l'on reçoit, c'est la vie, ma vie personnelle et professionnelle, qui me l'a enseigné et révélé. Personnelle parce que j'ai traversé un effroyable chagrin de père et que j'ai eu besoin de l'amour de l'autre... Professionnelle, car je fréquente les « fous ». C'est la rencontre avec les schizophrènes, ces écabouillés sur l'asphalte de mes paupières closes, qui m'a mené vers la nécessité d'aimer. En eux, j'ai découvert un chagrin qui ne se dit pas mais qui s'étale en mouchetis merdeux et bouts de viande ; le chagrin d'être hors de l'humain. Avec eux j'ai appris une chose : il y a une angoisse fondamentale, celle « *d'être une vague à part de l'océan* » comme le dit Michaux, et cela va avec une terrible douleur et une souffrance sans nom. Dans le miroir de leur rencontre, j'ai trouvé la figure boueuse d'avant le souffle divin... J'y ai vu Pierre, Spiderman en tutu rose écrasé au pied d'une HLM, Paul au cerveau électronique et au corps bionique, Jacques si près des dieux que les anges « *l'enculent* », Marie en vacances sur Mars, Josépha enceinte d'un chien, Antoinette maquillée de poussière de lune...

L'IDENTIFICATION À L'AUTRE

Parce qu'il y a en eux une béance, l'impossibilité (?) d'une « *identification originare* » à l'autre de l'espèce, les schizophrènes, entre plancher des vaches et royaume des dieux, posent et incarnent la question de leur humanité parmi les autres. Ils nous



© Stocklib

poussent à répondre simultanément à au moins deux niveaux qui se mélangent (artificiellement séparés ici) :

– celui de notre responsabilité de semblable (il s'agit de garantir à l'autre une place en humanité) ;

– celui de notre responsabilité professionnelle (il s'agit d'aider l'autre à occuper le plus heureusement ou le moins douloureusement possible la « *maison de son être* »).

Répondre par le souci pour autrui est fondation (au sens de fondation de la maison) de l'acte soignant et, à partir de là, nous pouvons « loger » l'autre et mettre en branle notre psyché, la sienne et, du coup, le rapport à soi et au monde. Je ne vois pas comment nous pouvons faire

autrement sans risquer de rater la rencontre et donc le « prendre soin ». Je ne vois pas comment, en ce pays de « *l'inhumain détachement* » (Michaux), nous pouvons faire sans offrir à l'autre ce miroir humain où il trouvera son image car regardé par son semblable, où il se fera de chair et de mots car rêvé, pensé, parlé, écouté, entendu.

C'est là que vient se placer ce que j'appelle « l'amour de l'autre », que je rapproche du « *sens de la responsabilité d'autrui* » de Levinas ou de ce que certains – comme Von Gebattel, psychiatre et philosophe allemand – nomment compassion en la définissant comme le premier niveau éthique de la rencontre soignante. Cette ouverture à la présence

« souffrante » est la chape de ciment sur laquelle s'élèvent les murs. Sans cela, aucune relation (thérapeutique) ne peut exister.

SANS FONDATION, PAS DE MAISON !

J'entends d'ici les cris d'orfraie. Je le sais, aimer n'est pas tout, ce n'est qu'un élément constitutif de la relation de soin, mais pour aller à l'encontre de ce que Searles appelait « *l'absence de l'odeur de l'humain* », il est préférable que notre art de faire et notre savoir se déploient dans un bain d'humanité. Prendre soin d'une personne psychotique est un acte qui ne relève ni d'une froide vérité savante et professionnelle, ni de « *la chaleur affective* ». C'est un alliage fait des deux à la

fois et le mélange devra être tempéré, ni chaud, ni froid, subtil, composé de la « responsabilité éthique » de l'Homme pour son semblable et du professionnalisme de la « présence-absence » symbolisante du thérapeute (Hochmann). Alchimie subtile, difficile mais ô combien nécessaire. Sans fondation, point de maison !

Alors j'entends souvent : « *Nous ne sommes pas là pour les aimer.* » Je pense que si. Les aimer, c'est leur donner toute leur place de sujet, souffrant mais à part entière, qui attend de nous et que nous devons accueillir. Pas de raccourci ou de simplification ; aimer n'est pas et est plus qu'un geste de tendresse réparatrice ou un « geste relevant du pulsionnel ». Aimer, c'est être garant de l'humanité de celui que l'on a face à soi et lui donner une place... depuis la nôtre, tout en y restant et en la gardant.

Cela s'accompagne pour nous « *d'un plaisir réservé tranquille – celui du jeu – et non pas d'un plaisir de décharge et de satisfaction* » (Hochmann).

L'ANGOISSE D'ÊTRE HORS DE L'HUMAIN

Je voudrais ici rapporter une histoire autour de ce qui peut apparaître comme un détail – mais chacun sait que nous mettons notre « être » dans des détails et que tout est important. Le psychotique le fait comme nous, et d'autant plus qu'il est un professionnel de l'identification projective (cf. Des mots pour comprendre p. 11). C'est une histoire qui amène à une clinique du quotidien, du concret, mais la clinique avec ces patients-là revient souvent à manier des situations concrètes.

Un dimanche matin, un infirmier du service décide de passer un film qu'il a apporté de chez lui. Chacun attend dans la salle commune, s'abandonnant sur les fauteuils. Parmi eux Yao, prince d'Afrique. L'infirmier arrive alors avec un drap, il en recouvre l'immonde canapé et pose ses fesses. Deux jours après, lors du groupe de parole, Yao se met en colère. Il hurle : « *G. (l'infirmier) me prend pour de la merde, il n'aime pas les Noirs...* » Quand je l'interroge, il me raconte le drap, là, pour protéger l'infirmier de la souillure alors que lui, pauvre nègre, pauvre fou, a droit à la merde, comme si l'un et l'autre n'étaient pas du même monde, dit-il.

Ce jour-là, il n'a pas été donné de place à Yao, ni à l'ensemble du groupe. En agissant de la sorte, nous avons détruit la possibilité d'un socle commun où des « identifications croisées » sont possibles. Je ne peux m'empêcher de penser que nous avons donné écho à l'angoisse atavique d'être hors de l'humain et renforcé les défenses schizo-paranoïdes de ce patient et peut-être de quelques autres. Devons-nous être étonnés qu'il refuse que les équipes aillent en visite à domicile ! Nous y allons parfois. Son lit n'a pas de draps, sa couette n'a pas de housse et « *son/notre projet* », loin d'être abouti, est de peut-être en acheter !

Cette histoire illustre toute l'importance de donner une place à l'autre. « *Soigner, c'est soulager celui qui souffre, c'est poser un baume sur ses plaies à vif et le préparer à se laisser guérir* », écrit Hochmann. Une façon de faire est, par-delà le savoir, de s'appuyer sur « *le sens éthique de la responsabilité d'autrui* »,

sur l'amour du vis-à-vis pendant que nous déployons notre art de faire. Chaque fois que cela manque, et les psychotiques nous le rappellent sans cesse, les uns restent les pieds dans la boue et les autres tourbillonnent dans le cosmos loin du semblable.

NOTRE IDENTITÉ

Suis-je un homme, suis un homme parmi les hommes ? Les psychotiques posent une question qui nous concerne tous dans notre identité soignante, dans notre identité tout court car rien ne va de soi.

BIBLIOGRAPHIE

- Antelme R. L'espèce humaine, coll. Tell, Gallimard, 1957, 321 p.
- Bion W. R. Aux sources de l'expérience, trad. Francis Robert, PUF, 1979, 137 p.
- Hochmann J. La consolation, Odile Jacob, 1999, 328 p.
- Lacan J. Les complexes familiaux, Navarin éditeur, 1994, 112 p.
- Le Coz P. Introduction à l'éthique du soin, in : *Psychiatrie Française*, n° 3, 2007, p. 8-18.
- Le Coz P. Place de la peau dans l'éthique du soin in : *Journal des psychologues*, n° 266, avril 2009, p. 39-41.
- Levinas E. Altérité et transcendance, coll. Biblio essais, Le livre de poche, (1995), 185 p.
- Michaux H. Œuvres complètes, Tome I et II, Gallimard, 2001.
- Racamier P.C. Les schizophrènes, Coll. Bibliothèque scientifique, Payot, 1980, Paris, 207 p.
- Searles H.F. L'effort pour rendre l'autre fou, Coll. Folio-essais, Gallimard, 2003, 720 p.

Résumé : Ergothérapeute auprès de patients psychotiques, l'auteur interroge la question de la relation à l'autre dans le soin. À partir de son expérience et d'un éclairage clinique, il montre qu'il est primordial d'accorder au malade psychique une place de sujet à part entière.

Mots-clés : Amour – Empathie – Humanisme – Relation soignant soigné – Relation thérapeutique – Responsabilité – Éthique – Schizophrénie – Souffrance psychique.